

*Et si tu es l'aurore
Moi je suis le témoin*

GEORGES HALDAS

*Violence is the permafrost of the soul.
(...) And the only warmth you'll ever feel from it is blood.*

SÉBASTIEN DOUBINSKY

Enterrer

Une nuit comme la dernière, sinon la première. Une existence agrippée à un manche de pioche. Nuit hors du monde conscient mais réalité de la peau à vif entre les pouces et les index. Prévoir, ne pas être désagrégée par la sanction judiciaire de ce qu'elle commettait. Dissoudre l'acte, en anéantir l'image, oublier la profondeur du trou. Elle avait tout envisagé, parcouru les lieux, et n'avait pas pris les gants ou les avait posés sur le toit du 4 × 4. Elle ne savait plus. Présente sans l'être.

L'outil frappa une couche de pierres et décolla la paume. Elle poussa un cri et revint au terrassement. Piocher dans la caillasse, ouvrir la terre, soulager la douleur, ahaner. Personne ici. Les battements basse fréquence d'une boîte de nuit à ciel ouvert perturbaient l'harmonie du lieu. Elle pouvait bien gémir, elle ne dérangerait qu'elle-même.

Juillet l'étouffait : deux heures du matin, vingt-six degrés. Dans la boîte, les danseurs ressemblaient sûrement à de la petite friture, bras agités de soubresauts, doigts malaxant les chairs jusqu'au bleu. Et la chaleur redoublait avec l'effort. Poser le manche contre le véhicule et ôter le débardeur. Elle saisit à nouveau la pioche et l'électricité nerveuse des plaies se fraya des tranchées jusqu'à la jointure de l'échine. Dans ce genre de cas, faire demi-tour relève de l'impasse. Elle attrapa le couteau de randonnée dans le vide-poches, découpa le morceau d'étoffe en deux parties, puis en bandes. La main gauche pansa la droite, la droite s'occupa de la gauche. Le travail reprit quand les bandages furent noués. Inspirer, piocher, expirer. Bientôt, la pelle.

Elle évacua les pelletées et supporta l'écorchure tel Saint Barthélemy, vertu de la souffrance physique dans l'oubli du gluant. Elle lui a tiré une balle dans la tête alors qu'il était allongé à terre, persuadé de se faire sucer. En quittant la boîte de nuit, ils avaient roulé deux bons kilomètres sur les rares pistes des calanques pour s'entreprendre quelque part. C'est ce qu'elle lui avait fait miroiter dans le fond des yeux. Regard de louve que savent lancer les femmes, auquel les hommes ne résistent pas toujours. En guise d'étoiles, il avait un trou noir à la place de ce

qui ne convenait assurément plus de nommer visage, portrait au vrai par une élève de Bacon. Elle rit brièvement. Son corps couvert de sueur et de poussière frémit. Elle y était presque et parviendrait à l'enterrer, sa fosse atteignait le mètre de profondeur. Il lui semblait y être depuis une éternité. Au loin, l'Ouest et l'Est se préparaient en vue du combat lumineux de l'aurore.

La balle n'était pas ressortie. Elle avait palpé avec application la couverture sur laquelle il s'était assis, mais, la douille mise à part, rien.

Couché, il profitait pleinement du moment. La gonzesse du soir était un peu vieille, la bonne trentaine, il ne pouvait dire, mais elle avait l'air d'être plus chaude qu'une pucelle inconsciente, sauf qu'elle avait refusé les chiottes. Elle lui avait même dit que sa chatte était aussi douce et lisse que celle d'une gamine. Il n'allait pas cracher sur l'occasion, enfin si. En trente secondes, elle descendit sur ses jambes, le frôlant de ses mains puis s'accroupit aux genoux. Trente secondes encore, le cliquetis de la boucle, le bruit mat des boutons qui sautent, le pantalon baissé sur les chevilles. Il esquissa le mouvement de s'asseoir pour se débarrasser de son futaal mais elle l'en empêcha. Excité, le sexe gonflé par l'afflux sanguin

des grands jours de chasse, il adora ça. Il la laisserait le dominer avant de lui montrer qui était le patron. Elle revint sur son ventre. Il ne vit pas son regard s'éteindre et se mettre à vibrer comme un essaim de frelons. Une seconde bestiale. Une autre seconde, la salope chercha quelque chose dans son dos. Il n'en reconnut l'éclat dans l'obscurité qu'une fois les deux mains autour de l'arme. La dernière seconde, sa tête explosa à la face de la nuit.

La balle s'était logée dans l'os pariétal. Imprévu. Jamais elle n'aurait imaginé qu'il fut si physique d'ouvrir un crâne à la pioche. Celui-ci brisé, elle s'agenouilla derrière et y plongea les mains. La détermination ne tolérait pas le dégoût. Elle s'arrangea pour éviter les yeux, cura les reliquats de cervelle et les déposa sur le côté. Sa main glissait, elle eut le plus grand mal à dégager la balle du crâne. Quand elle y parvint, elle leva les quelques grammes de métal vers le ciel et en vérifia l'intégrité. Il s'agissait de ne pas confondre avec un morceau d'os englué dans la matière. Dans l'obscurité, elle vit simplement que ses mains étaient assombries jusqu'aux poignets, et se nettoya longuement au bidon d'eau.

L'horizon oriental débordait les reliquats de ténèbres, prime lueur que nul n'aurait donnée victorieuse.

Elle poussa le corps enroulé et sanglé dans la couverture au fond du trou, recouvrit le paquet par des paquets de cailloux et de terre et compacta l'ensemble en sautant dessus. Puis elle remit son jeans et enfila sa veste à même la peau, regarda ses mains, vérifia que rien ne traînait. Les bruits de la boîte de nuit s'étaient tus. Elle jeta un dernier coup d'œil à l'endroit et monta dans le 4 × 4 qui surplombait la ville. L'aurore était là, il fallait partir. Elle but toute sa bouteille d'eau et s'arracha à l'endroit une cigarette à la bouche.

Traverser

Personne dans le quartier endormi. La femme ouvrit le portail automatique et engagea le 4 × 4 dans le garage. Elle y nettoya les outils et s'appliqua sur la pioche dans le large évier aménagé pour les travaux de jardinage. Javel et ammoniac, avec des gants, cette fois. Une fois les boots au fond du bac pour que le produit apure les semelles, elle accéda à la cuisine par une porte qui coulissait à l'intérieur du mur. Après avoir préparé un jus à la cafetière italienne, elle monta à l'étage vérifier que sa fille dormait toujours. Il était sept heures. Elle but son café et fuma deux cigarettes à la suite avant de soigner ses mains et curer ses ongles noirs de sang à la salle de bains. Les bandes s'étaient collées aux plaies, elles avaient séché.

Quand la petite rejoignit sa mère sur la terrasse, cette dernière la pria de faire une valise.

- Pourquoi?
- Nous partons en voyage.
- Et papa?
- Rappelle-moi la dernière fois qu’il est venu nous voir?

La fille se tut quelques secondes.

- Il me téléphone parfois. Il va s’inquiéter.

La mère secoua la tête.

- Tu n’as qu’à embarquer le portable qu’il t’a donné. En attendant, il y a du lait chaud sur le piano et je t’ai préparé des tartines à la confiture de myrtilles.

La mère esquissa un geste vers son enfant.

- Ma chérie, on quitte la maison dans deux heures, dernier carat.
- On part pour aller où?
- En Corse. N’oublie pas ton maillot.
- Pourquoi on part là-bas?
- Pour le plaisir de partir au pied levé. Pour rouler, nager, manger.

Elle parvint à lui sourire pour de vrai.

Pour manger, il faudrait d’abord ne plus penser, songea la fille. Elle vida le lait dans l’évier et jeta les tartines à la poubelle.

Réglée à dix ans, les seins apparurent dans la foulée. Maintenant, elle en avait douze et aurait porté du

80B si elle ne les réduisait à l'aide d'une brassière de sport 80A. Les petits bonnets écrasaient sa poitrine à un point tel qu'elle l'oubliait dans une douleur diffuse. Cette douleur, ce n'est rien, pensait-elle. Son regard s'évanouissait sous une frange de cheveux gras, lesquels pendaient négligemment, séparés en leur milieu par une raie quelque peu grossière. Sa mère n'opposait aucun argument esthétique ou moral à cet enlaidissement minutieux. Son père lui répétait encore au téléphone qu'elle était sa jolie poupée.

La petite remonta dans sa chambre et fouilla son placard. Son grand sac en toile souple était roulé en boule au fond du premier niveau, derrière des livres déjà lus. Elle poussa la pile, laquelle s'effondra et sortit le sac pour le déployer sur son lit défait. Elle s'assit en tailleur, reprit les livres un par un et les passa en revue avant de les empiler à nouveau. Sa mère ne lésinait pas et lui achetait tous ceux qu'elle réclamait. Elle avait vécu mille vies. Les livres habitaient sa chambre avec elle et la décoraient davantage que les rares affiches aux murs, certains sur sa table de chevet, d'autre au sol près du lit, un tas vertigineux sur son bureau et, sur une longue étagère murale, les ouvrages en attente. Le soir, au coucher, elle prenait le temps de songer

à sa journée, à son humeur, au nouvel avatar qu'elle endosserait. Les livres imposés au collège la barbaient. Elle était tellement en avance par rapport aux autres élèves de sa classe de quatrième que les titres du programme de Français glissaient sur elle comme une sortie au jardin public blaserait un enfant voyageur : les histoires y étaient insipides, comme ses congénères. Elle se demandait souvent si ces derniers savaient s'exprimer ou même écrire. En fin d'année, elle avait préparé un exposé à trois sur un livre en négatif, comme elle classifiait ceux qui ne lui offraient rien à garder pour soi, bon ou mauvais. Sa maturité présentait un problème, la petite s'en rendait bien compte, mais le professeur semblait indifférent même s'il connaissait son dossier. Elle avait repris ses camarades sur la synthèse à fournir pour un plan qui tiendrait la route, sur la correction nécessaire du texte à présenter en panneaux, sur leur exposé oral, une catastrophe qu'elle était dans l'obligation de subir. Elles avaient obtenu la meilleure note mais elle n'en était pas fière. Les deux autres lui avaient souri et s'étaient volatilisées à la récréation, minaudant et s'interrogeant sur les prochaines fringues qu'elles réclameraient à leurs parents, futures mères à la capacité d'analyse périmée avant l'heure par la vie quotidienne et son phare : la

télévision. Elle se leva et examina son étagère. Ce matin, aucune œuvre ne l'interpellait.

Elle contourna son lit vers les bandes dessinées posées à même la moquette. Tous les classiques redressèrent la tête dans l'espérance qu'elles les feuilletent à nouveau. Son prélèvement dans la rangée provoqua un atterrissage brutal de quelques *Hellboy* dans son Eastpak qui lui tiendrait lieu de sac à dos de voyage. Dans sa tête, un cachalot fit son apparition. Elle rassembla le peu d'affaires utiles à la traversée en bateau : son chargeur de batterie et les lingettes nettoyantes de l'iphone, des écouteurs, un baume pour les lèvres, quatre paquets de Kleenex, une solution hydro-alcoolique.

Ses nerfs se tendaient. Elle ne partirait pas sans un livre en vacances avec sa mère. Mais comment savoir ? Avec ceux qu'elle n'avait pas lus, elle pourrait être déçue. Un cachalot plongea et la petite l'imagina dans les abysses. Elle retourna vers son placard et se rassit en tailleur, *Moby Dick*, elle serra le livre contre elle un moment. C'était celui-là qui voyagerait avec elle.

Le plus ennuyeux arriva, mettre des vêtements dans le sac. Melville fut enfoui sous des culottes et des brassières, des chaussettes, un maillot, deux casquettes, une pile de tee-shirt, deux jeans et trois

shorts, des tampons, des serviettes, un rasoir, encore des paquets de mouchoirs, la brosse à cheveux. Elle se regarda dans le miroir, sur le pan latéral de son placard.

*Ah! Seigneur! Donnez-moi la force et le courage
De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût!*

récita-t-elle en silence.

Elle était nulle quand il s'agissait de mémoriser, nulle ou fainéante, elle ne savait pas très bien, mais ce vers de Baudelaire ne l'avait plus quittée. Elle se détourna de son image pour ôter son pyjama, qu'elle fourra avec le reste. Elle en ajouta deux autres et fouilla son sac pour y trouver une tenue, culotte, brassière, tee-shirt blanc pas trop jauni aux aisselles, paire de chaussettes. Elle enfila un troisième jeans de son placard et laça ses docs noires en point final. Elle ferma son sac après avoir glissé une paire de Birkenstock à l'intérieur, sans protection particulière pour ses habits. Dans la salle de bains, elle nettoya son visage pour éviter que sa mère ne lui fasse une crise. Maniaque dans le contact aux autres, elle se fichait de sa propre hygiène.

Deux heures plus tard, elles franchirent le portail. Après un arrêt à leur station-service habituelle où

Vincent, le pompiste, offrit un café à sa mère, elles s'engagèrent tranquillement sur l'autoroute en direction de Nice. Le froid sec de la climatisation irritait la gorge de la petite. Les soirs, elle s'endormait tard et elle sommeilla donc un moment, repos diurne propice aux vagabondages de l'esprit. Le père avait quitté le noyau familial depuis peu. Ils n'avaient pas de deuxième enfant qui les condamnerait à tenir la corde raide. Depuis, elle examinait sa chevelure blanchir. La veille de cette séparation, il était monté lui annoncer la nouvelle avant de lui souhaiter bonne nuit.

– Ma chérie, je suis désolé, je vais partir. Mais je te laisse un téléphone. Je pourrai t'appeler et, toi aussi, quand tu voudras.

Il s'était assis au bord du lit, elle s'était redressée sur les coudes.

– Tu vas revenir ?

– Je ne sais pas.

Silence.

– Je ne pense pas. Pas tout de suite. Ta mère et moi n'y arrivons plus. À être ensemble, je veux dire.

Le père avait pris l'enfant dans ses bras.

– Ne pars pas.

– Je reviendrai.

Elle douta qu'il ne revienne avant longtemps.

– Ne pars pas.

Le ton devint perçant.

– Je t'appellerai, et on fera comme si je n'étais pas parti. Je te promets que je reviendrai.

La séparation déchira un peu plus la petite. Elle ne sut dire où cela se situait mais ce n'était pas au même endroit en tout cas. Elle souffrait encore de l'autre blessure, à chaque aurore. Son père ne l'abandonnerait pas, il tenait toujours ses promesses. Combien de secondes s'écouleraient au réveil avant qu'elle ne réalise qu'il les avait quittées ? Elle ne se tourna pas dans le lit et le regarda quitter la chambre. Le lendemain matin, il avait disparu au volant de la berline. Elle avait retrouvé sa mère allongée dans un transat sur la terrasse fixant la ligne d'horizon, bien au large de la Méditerranée. L'air était frais et humide. Il avait plu toute la nuit et la chevelure maternelle avait blanchi.

La petite se rendit alors dans la chambre d'ami où il s'était installé depuis quelques semaines. Le vide. Il avait même enlevé ses draps. Persistait encore le mélange d'odeurs l'incarnant si elle fermait les yeux. Elle se dirigea vers la lingerie et vit la boule sur le lave-linge. Elle la ramena à la chambre, refit le lit, se coucha dedans et y végéta une bonne partie

de la semaine. Sa mère écrivit une lettre d'excuse au directeur du collège. Il y avait des obligations dont elles ne relevaient plus.

– Quel soleil!

L'exclamation de la mère sortit la petite de sa torpeur. Des pansements enveloppaient ses deux mains. La préhension du volant en était gênée.

Elles longèrent l'Estérel, rouge et buriné, et la mère pensa que son cœur l'était tout autant que ce vieux massif. Elle se demanda si elle trouverait désormais un lieu pour s'abriter, si elle n'était pas elle-même la terre, le ciel et la mer bleu cobalt. Les actes qui avaient balisé son existence lui revinrent en mémoire, la confortant dans sa vérité. Mais non, elle mourrait avant la terre, le ciel et la mer.

Arrête ton char, songea-t-elle.

– Nous arriverons bientôt, ma caille.

– Elle est jolie ta coloration.

– De quoi parles-tu?

– Ta couleur de cheveux, c'est mieux, ça te va bien, tu plairais à papa.

– Merci. Mais je l'ai faite il y a trois jours.

La petite lui sourit en coin :

– Coquette!

– Coquine!

- Kopek!
- Copine!
- Coquillette!
- Colline!
- Kolkhoze!
- Colbac!
- Corbac!
- Cornac!
- Cornu!
- Coc... Ah! On arrive au péage. Regarde.

Nombreux péages, un bord de mer urbain – la mère se dit qu’il faudrait aller à Rio de Janeiro un jour – l’arrivée au port de Nice. Les files d’attente étaient à l’arrêt. Des vieux promenaient leurs chiens et les aspergeaient d’eau. Les parents faisaient de même avec leurs jeunes enfants à l’arrière des voitures. Les étudiants embarquaient en backpacker. Des files de voitures, camions et camping-cars s’agglutinaient sous le cagnard derrière le 4 × 4.

- Maman, j’ai besoin d’aller aux toilettes.
- Il doit y en avoir. Tu vois là-bas? Et enferme-toi.

Le bâtiment était climatisé, mais pas les toilettes. La petite lutte contre un haut-le-cœur. L’odeur était insoutenable. Ne rien toucher. Elle attrapa une serviette en papier pour les poignées et boutons divers

avec lesquels elle devrait entrer en contact. Ne pas toucher la lunette, ne pas toucher la lunette, tenir son jeans, ne pas tremper les ourlets dans la pisse stagnante. Le distributeur de savon liquide était vide. Elle s'éjecta de l'endroit et sortit du fond de son sac une solution hydro-alcoolique. En se frottant les mains et les poignets, elle s'aperçut que l'entrée du bâtiment, équipée de brumisateurs, rassemblait un bon nombre de parents avec leurs enfants. Elle se fit une petite place et profita un long moment de la fraîcheur des gouttelettes, les yeux fermés. Quand elle arriva en vue de la voiture, elle aperçut sa mère, jambes et bras croisés fumant contre le capot. Elle surveillait son retour et se relâcha instantanément lorsqu'elle la vit.

Il faudrait qu'elle cesse de faire cela, il faut qu'elle cesse, pensa la petite.

Une heure d'attente, cuisson vapeur entre les immeubles, l'énorme bateau et le goudron fumant. Insupportable pour la petite qui écoutait hurler les bébés, regardait les vieux se disputer à propos d'éventer le chien ou non. Une lettre de plus et on aurait bien rigolé, s'amusa la petite. Silence dans le 4 × 4. Climatisation interdite, moteur coupé, vitres et portes ouvertes, clopes, eau.

- Tu me donnes une cigarette ?
- Non. Qu'est-ce qui t'arrive ?
- Tu m'enfumes, alors autant fumer moi-même.
- Ne sois pas désagréable, s'il te plaît.

La longue chenille automobile s'ébranla pour entrer dans le ventre du ferry. La température atteignait les 40° dans les cales.

– Donne-moi le sac, je vais le porter. Tu as l'air d'avoir mal avec tes pansements.

– Merci, chérie. J'ai trouvé une charogne au fond du terrain qui donne sur la garrigue, il m'a fallu creuser un trou et l'enterrer pour s'éviter la pourriture.

L'essaim de frelons revint faire un tour de piste dans ses prunelles. Son ventre chauffa. Elle rit sèchement.

– C'est vrai que trouver un animal mort et l'enterrer, c'est super drôle, m'man. Pardon, se reprit-elle.

– Allez, chérie, on y va car on gêne le passage.

Sa mère réussit à lui sourire. Elles montèrent à la réception.

– Madame, nouméro dé cabine ?

– 7579.

– Pont sept, dans oune démi-heure.

Le visage du commissaire de bord était émacié, peau blanche et cernes jaunes, il se limita au minimum que lui imposait la courtoisie commerciale.

– Viens, on va boire un truc frais.

– Excellente idée, Madame. Le self-service se trouve sous le pont supérieur.

La mère murmura un vague merci et elles gravirent l'escalier central. Le bateau quittait le port et les vibrations des moteurs de la salle des machines pénétraient le corps par les pieds.

– Après je pourrai aller voir le départ ?

– Je suis un peu flagada.

– C'est pas grave, j'y vais seule.

– Tu connais le numéro de la cabine ?

– Oui. 7579.

– Et tu sauras la retrouver ?

– Mais oui.

La cafétéria grouillait de passagers. La femme fit un tour d'horizon. De l'autre côté de la salle, deux grands bruns gobaient le plat de pâtes du jour en matant les estivantes. Une demi-heure passa. Le choc thermique entre l'eau pétillante glacée et l'organisme en surchauffe de l'attente au soleil. La petite délaissa son verre et se rendit sur les pontons tandis que sa mère prit possession de la cabine.

Un steward-homme de ménage lui sauta presque sur le dos. Elle fit volte-face et le surprit à son tour.

– *Buongiorno cara mia.* Donnez-moi le bagage.

– Non.

Le steward n'insista pas mais continua ses pirouettes acrobatiques autour d'elle.

– Tou as la cabine, là?

Il pointa du doigt la 7579 puis tenta de lire le numéro inscrit sur l'autocollant d'attribution délivré dans la file d'attente. Elle lui plaça la feuille à dix centimètres du visage.

– Oune lit?

– Deux.

Il cessa son numéro, ouvrit une deuxième banquette et s'immobilisa vingt secondes à l'entrée, espérant un pourboire qui ne vint pas.

Elle entrevoyait l'arrivée du long chemin de croix dont la nuit passée était la dernière station. La petite devait reprendre goût aux choses. Elle lui raconterait. Avec les jours et les semaines qui s'écoulaient, son corps disparaissait sous les agressions.

« Comment ne pas savoir ? » se dit-elle à voix haute.

Ne pas savoir la nourriture jetée ou rejetée, les seins écrasés, les menstruations fossilisées par les privations. Plus rien ne devait sortir ou entrer dans ce corps. Fluet spectre qu'elle n'osait même plus trop câliner quand la petite elle-même ne s'y opposait pas. Les vaisseaux de sa paupière droite vibrèrent. À quel moment la tension s'installait-elle? Sa diode s'éclaira

juste le temps pour elle d'en avoir conscience. Là, assise du bout des fesses sur son couchage de croisiériste, l'angoisse afflua.

– Je veux qu'elle rentre à la cabine ! prononça-t-elle distinctement.

Respirer en massant le plexus. Elle vérifia la présence du Beretta dans son sac puis entra dans la salle de bains. La cicatrisation des blessures infligées par les manches de la pioche et de la pelle serait lente, surtout en cette saison. En débarquant à Bastia, il faudrait acheter de l'éosine, ce serait mieux que le tulle gras. Et des cigarettes, une cartouche. Il ne lui en restait plus que quatre, même pas une par heure de voyage. On frappa furtivement à la porte de la cabine.

– C'est toi ?

– Oui.

Elle ouvrit et posa un baiser du bout des lèvres sur la joue de son enfant.

– C'était beau ?

– Non, mais j'ai vu Monaco. C'est marrant, c'est tout coincé.

La mère songea que sa fille était peut-être une adolescente comme les autres.

– Je vais dormir jusqu’à dix-neuf heures. Si tu veux sortir, je te demande juste de me prévenir.

– Ça va, j’ai amené des BD.

– C’est quoi?

– *Hellboy*, Mignola.

Oreiller aplati par des centaines de têtes, draps froids, elle sombra quand même. La fille s’endormit sur ses comics après avoir entendu des gosses caval-cader dans les coursives en piaillant : « des dauphins, des dauphins ! »

Le réveil fut lent dans l’obscurité.

Elles rassemblèrent leurs affaires aux appels répétés de l’hôtesse les invitant à rendre leur installation et à dîner dans les restaurants du bord.

– Tu veux manger?

– Non, mais je boirais bien un Coca.

– Moi aussi. Une pizza? L’équipage italien doit savoir les faire.

– Je n’ai pas faim, mais soif. On mangera en descendant du bateau, d’accord?

– OK.

Elles cherchèrent deux places assises. Les deux hommes repérés plus tôt n’avaient pas changé de table en cinq heures. Ils les scrutèrent au passage et la femme le sut sans les regarder. L’été, il n’y avait qu’à ouvrir les yeux pour voir les offrandes des filles

légèrement vêtues. Deux gros ploucs en chemises largement déboutonnées, c'était absurde d'en espérer autre chose. Elles s'assirent dans un recoin. Il y avait des passagers partout. Certains s'agglutinaient déjà devant les issues, vers les garages, quand d'autres dormaient encore à même le sol, beaucoup admiraient les côtes. Le bateau avait atteint le haut du Cap Corse. Le retard au départ s'était répercuté à l'arrivée. Il était vingt heures trente, et le soleil avait largement entamé sa course descendante. L'île se dévoilait dans un léger contre-jour, les crêtes sombres contrastaient avec l'orangé du ciel.

– Tu veux aller dehors ?

– Non, je suis bien là.

La mère réserva ses éventuelles questions pour le fond de son verre.

– Nous avons un peu de route à faire à l'arrivée. Il faut que je dégotte des cigarettes. Je n'en ai plus que quatre. Je sors fumer et je reviens.

– Je ne bouge pas.

Les deux hommes fixèrent la petite, qui les repéra immédiatement malgré le bruit, la foule et la distance qui les séparaient. Elle mit les écouteurs de son iphone et la tête dans les épaules, bras croisés. Quand sa mère reparut, la compagnie annonça au microphone qu'il était vingt et une heures, la température

de vingt-cinq degrés, et les passagers invités à rejoindre leur véhicule : le navire accostait. Les serveurs et hommes de ménage s'affairaient, chargés de plateaux ou de draps et serviettes sales, bourrant des sacs de linge. Tout se nettoyait à grande vitesse, la mère était persuadée qu'ils ne changeaient pas forcément les draps entre deux rotations. Les stewards paraissaient épuisés, et leur insistance à obtenir des pourboires laissait présager d'un salaire horaire minimal. Or, tout était payant, même la vinaigrette, alors les pourboires étaient réduits à la portion congrue. Elle avait entendu que les Français étaient détestés car exigeants et radins. Leurs femmes avaient davantage la cote et flirtaient avec les membres d'équipage – quand elles ne les invitaient pas en cabine. De jolis pourboires sur pattes.

Les accès aux garages étaient embouteillés et les familles souffrirent avec leurs bébés, leurs sacs à langer, et les plus grands qu'il fallait surveiller, dans le flot des voyageurs. Une fois ce pauvre monde calé dans les voitures, les mécaniciens du bord se préparèrent à aboyer tels des chiens de troupeau pour guider les véhicules vers la sortie. Synchrones, les camions, voitures, camping-cars, allumèrent leur moteur. Un nuage de monoxyde de carbone emplit les cales. Les

portes du ferry tombèrent et l'air s'engouffra aussitôt. Les deux femmes patientèrent pour baisser leur vitre à quai. Il faisait chaud et humide. La petite, nez au vent, crut deviner le parfum d'une terre nouvelle. À la sortie du port, un rond-point distribua les arrivants en fonction des villégiatures. De l'autre côté, un tabac. La mère se gara dans une rue adjacente.

– Bonsoir, je voudrais une cartouche de Camel souple et des allumettes.

Timide sourire. Le débitant de tabac se laissa fléchir.

– Bonsoir. Vous êtes le troisième client du ferry. Vous allez où ?

– À Erse, dans le Cap Corse.

– C'est bien, c'est sauvage là-bas. 46 euros 50. On dit Erse, comme une herse, l'outil, vous savez ? Attention à la route, elle n'est pas très bonne.

En arrivant à la voiture, elle s'aperçut que les mécaniciens lui avaient apposé l'autocollant portant le logo de la compagnie. Elle le décolla, l'enroula, chercha une poubelle du regard, glissa finalement le petit tuyau jaune au fond de sa poche. Sur le rond-point, elle suivit les derniers véhicules qui franchissaient les portes du bateau. Elle douta de la réalité de la file débarquant tant les véhicules étaient nombreux. Mais

MARIE VAN MOERE

les mécaniciens de bord hurlaient tellement pour que les conducteurs se serrent à l'embarquement qu'ils étaient tous engloutis dans les garages. Des centaines de Jonas dans un seul monstre marin.